



Vécu | Transaharienne

Par Michel Deschamps
Photos Jure Logar 2009

TORNADO SUR LE HOGGAR

UNE PREMIÈRE ÉDITION, ÇA A TOUJOURS UN PARFUM PARTICULIER, SURTOUT QUAND IL S'AGIT D'UNE COURSE DE 260 KM, ET QU'ELLE SE DÉROULE DANS LE DÉSERT. ENCORE PLUS QUAND LES CONDITIONS CLIMATIQUES NE SONT PAS CELLES QUI DEVRAIENT ÊTRE. UNE EXPÉRIENCE FORTE, DES COUREURS MIS À NU PAR UN DÉSERT MAGISTRAL

EXTRÊMEMENT MINÉRALE ET ROCALLEUSE, CETTE PARTIE DU DÉSERT DU HOGGAR AU SUD DE L'ALGÉRIE A REFRIGÉ LE PELOTON AVEC DES CONDITIONS DANTEQUES.

LOCALISATION



EN BREF

LA TRANSAHARIENNE

- Type : raid non-stop
- Édition : 1^{re} édition
- Date : du 15 au 22 mars 2009
- Lieu : boucle au nord de Tamanrasset (Algérie)
- Distance : 260 km
- Dénivelé positif : 3000 m
- Temps limite : 100 heures
- Nombre de coureurs : 30
- Tarif : 1890 €
- Site internet : www.raidsahara.com



LES TRENTE COUREURS
AU DÉPART ONT CENT HEURES
DEVANT EUX POUR
PARCOURIR LES 260 KM
DU PARCOURS.

Je suis prêt,
et mon sac de 6 kg, aussi. Allons-y !

POURQUOI s'être inscrit à une épreuve de 260 km en Algérie, au départ de Tamanrasset, dans le désert du Hoggar ? Je ne sais pas, et ce n'est sûrement pas en restant chez moi que je l'aurais appris. Voilà pourquoi un beau matin de mars, je me retrouve à la cascade de Tamakrest, près de Tamanrasset, à faire et défaire mon sac. Je conserve l'obligatoire, je me débarrasse du superflu. L'organisation vérifie mon matériel, c'est bon. Je suis prêt, et mon sac de 6 kg, aussi. Allons-y !

Stratégie. Le soleil est au rendez-vous pour la photo de groupe sous l'arche de départ. Prudemment, nous nous élançons à la recherche de sable dur pour nous économiser. Thierry Adeline et moi avons décidé de courir ensemble. Devant, Wouter Hamelinck le Belge et Hamza Nedjani l'Algérien sont déjà partis. Nous calquons notre allure sur celle de Pierre Gagnière, expérimenté dans ce type d'épreuves. Au sable succède une piste caillouteuse qui monte doucement vers le massif de Amezghiane. Nous

L'ERMITAGE DU PÈRE DE FOUCAULD

L'ermitage une petite bergerie en pierres, montées à la terre du désert, sise dans l'Assekrem. Elle est emboîtée d'un magnifique paysage de véritables orgues de pierre, qui se dressent majestueusement vers le ciel.

Le Père de Foucauld, désireux de suivre un idéal de pauvreté, d'abnégation et de pénitence, part vivre en ermite d'abord en Palestine, puis ensuite dans le Sahara. Il vit dans cette bergerie de 1905 à 1916,

priant Dieu et s'occupant des tribus de Touaregs. Il est assassiné en 1916, par des pillards. De nos jours, des Frères vivent toujours accrochés dans la montagne, et prient dans cette petite bergerie.

CYRIL FONDEVILLE, ORGANISATEUR

« LE DÉSERT DU HOGGAR A TENU TOUTES SES PROMESSES »



et surtout à beaucoup d'allers-retours en 4x4. C'était le quatorzième raid organisé par Raid Sahara Organisation, et le Désert du Hoggar a tenu toutes ses promesses : il s'est révélé majestueux, éprouvant, et très très dur.

La première Transaharienne est née, une course magique et éprouvante. Vu la difficulté de la course, nous n'avons rien laissé au hasard, du contrôle rigoureux des sacs des coureurs, aux moyens motorisés pour les déplacements entre PC, en passant par les moyens humains. Et puis peu avant le départ, c'est la surprise : la défense algérienne nous interdit formellement l'usage de tout moyen de communication pendant l'épreuve, à cause de la visite dans les environs du Président sortant. Nous maintenons l'épreuve malgré cet énorme handicap, et nous n'avons recours qu'aux téléphones satellites pour communiquer.

sommes dans le Hoggar, l'univers est minéral. Nous avons face à nous un désert de pierres travaillées par l'érosion. Ici, point de poésie, la nature est rude. Alors que le soleil s'en donne à cœur joie sur nos peaux de citadins, le vent se lève, rendant la chaleur plus supportable, mais nous asséchant un peu. Boire, il faut, mais pas trop !

Après une quarantaine de kilomètres et deux Points de Contrôle (PC), Thierry est friné dans sa progression par des problèmes digestifs. Je pars devant avec Pierre, considérant que Thierry nous rejoindra. Nous rattrapons le coureur algérien victime de crampes. Le malheureux abandonnera rapidement.

Tempête. Après une soixantaine de kilomètres, le ciel se charge de nuages, et un vent soudain soulève le sable. Nous courbons l'échine alors qu'une forte pluie s'abat. Heureusement, nous étions tout proches du contrôle, et y parvenons trempés comme des sopes. Le thé chaud est le bienvenu. Nous repartons en admirant un arc-en-ciel, cadeau du désert en cette fin de journée.

La nuit tombe, et le vent avec elle. Le ciel scintille de mille feux étoilés. Le prochain PC est à 2000 m d'altitude, et la température baisse rapidement. Elle n'est plus que de 2°C lorsque nous parvenons au PC4, où une soupe chaude nous reconforte.

J'apprends que Thierry s'est arrêté trois heures pour récupérer : l'écart se creuse et on ne peut se permettre de l'attendre. Nous repartons dans la nuit, sereins, contents d'être là. Nous progressons sur le plateau en direction de l'Assekrem. J'aime ces moments de solitude où l'esprit et le corps sont au diapason. Avant l'aube, une douce lassitude



s'installe, que le lever du soleil dissipe tranquillement. La lumière revient sur le spectacle de la vie : le désert est là, magnifique. Nous progressons entourés de formations minérales verticales, que le soleil pare de jaune et d'orange. La nature se prépare à nous accueillir pour notre seconde journée de course. Les monts Tzoulaïgs, ou monts Jumeaux, s'imposent à l'horizon, auréolés de lumière.

Toujours plus haut. Nous arrivons au PC5 juché à 2000 m d'altitude. Déjà 100 km de faits, mais... même pas la moitié. Wouter est là, ainsi que Jean-Baptiste Franco et trois Italiens. Tous les cinq ont dormi deux bonnes heures. Nous ne voulons pas traîner, mais avalons quand même un bon riz au lait et un café. Nous repartons sur les traces encore fumantes de nos prédécesseurs.

Le ciel est dégagé, d'un bleu limpide. Il n'y a pas de vent ce matin-là, le soleil réchauffe nos muscles. L'aventure continue. Au loin un massif rocheux ciselé par le vent et le gel barre l'horizon, véritable forteresse surmontée de tours de guet. Le minéral s'impose partout où l'on pose les yeux :



VIGNETTE |
LES MONTAGNES
SE DRESSENT
TELS DES ORGUES
MAJESTUEUX
VERS LE CIEL.

CI-DESSUS |
SOLEIL, CHALEUR
ET FOULÉE
AISÉE EN DÉBUT
DE PREMIÈRE
JOURNÉE.
ÇA NE DURERA
PAS.



du caillou, de la roche, s'élançant vers le ciel en formes étranges dans un jeu d'ombre et de lumière. Nous voici arrivés en vue du col de Tim Tera Timt (2 450 m). Notre regard embrasse l'horizon : tout semble calme, lumineux. C'est reposant. Du PC6,

Notre regard embrasse l'horizon :
tout semble calme, lumineux. C'est reposant.

nous descendons dans les éboulis en direction de la gueta d'Isakarassen. À perte de vue, une main invisible a disposé sur le sol des galets noirs précisément espacés les uns des autres. Magie de la nature, qui réinvente la régularité.

Le soleil tape, et toujours pas de vent, ce qui laissera des traces chez les coureurs. Du PC7, le parcours nous ramène vers le col de Tim Tera Timt. Nous doublons un Italien en difficulté, sans doute parti trop vite. Il a des problèmes de pieds qui ne font que commencer, mais il finira péniblement, avec une volonté intacte. Dans l'autre sens, avec quelques heures de retard sur nous, des coureurs arrivent : René

Heintz l'éternel baroudeur, et Thierry qui a récupéré. Notre second passage au col se fait au coucher du soleil. Un vent glacial nous force à trouver refuge le temps d'un repas chaud dans le véhicule de l'organisation. Je suis pris de tremblements à l'idée de devoir sortir,

et je dois me préparer mentalement à sortir dans le froid, le vent et la nuit. On compte jusqu'à trois, une grande inspiration, et nous voilà dévalant la pente dans l'obscurité. Nous réchauffant tant bien

que mal, nous parvenons au PC9, au 177^e km, vers 23 h. Wouter en est déjà reparti, deux Italiens sont en train de dormir, et Jean-Baptiste n'attendait que nous pour y aller.

Coup double. Avec Pierre, nous décidons de tenter une deuxième nuit sans dormir. Nos corps sont fatigués, mais nos esprits tournent encore bien. Notre trio s'enfonce dans la nuit, en direction de l'ermitage du Père de Foucauld, entouré d'ombres massives que la lumière de la lune découpe sur le ciel étoilé. La grille de l'ermitage est fermée, des chiens aboient, les Pères doivent dormir... Nous nous



allongions un peu ; Jean-Baptiste s'en va. Notre duo avec Pierre s'est reformé. Cette nuit sera longue. Nous repartons, et les choses commencent à se dégrader. À plusieurs reprises, je vois des gens sur le chemin, très distinctement. Mais arrivé à leur hauteur, ils s'évanouissent comme par magie. Par moment, je me surpris à tanguer à gauche, à droite. Brrr. Il faut se ressaisir, car le froid et l'envie de sommeil ne sont pas de bons compagnons au milieu du désert. Heureusement, Pierre assure le train. Au loin, dans la montagne, les frontales des Italiens scintillent. Ils nous voient, nous aussi. Nous

sommes en troisième position, et décidons de le rester. Au revoir les Italiens ! Les étoiles s'éteignent, la lumière revient, le soleil aussi. Avec lui, une énergie nouvelle nous gagne. Ouf, il était temps. Le désert est toujours là, spectacle grandiose qui n'écrase pas, n'humilie pas l'homme, mais le révèle. Adieu mes fantômes de la nuit !

Après le PC11, à 209 km du départ, nous poursuivons dans le lit d'un oued, où nous retrouvons enfin un peu de végétation. La matinée défile au rythme de nos pas et le PC12 se présente. Plus que 25 km, c'est peu et c'est beaucoup. On fragmente en tranches de 5 km pour dompter la difficulté.

Cuits à point. Au village de Tamgart, notre manque de lucidité ne nous permet plus de comprendre le road-book. Des enfants nous servent de guide et nous font gravir une montagne de rochers. Pierre est déjà parti dans la descente, mais du sommet je n'aperçois rien, pas un campement ! Je finis par le rejoindre, et nous décidons avec l'aide du GPS de nous diriger vers des barres rocheuses. Soit c'est juste derrière, soit... On fera demi-tour.

Inconscience, manque de lucidité ou au contraire extra-lucidité ? La lumière du soleil déclinant joue avec les ombres et dessine des formes inattendues au pied des formations rocheuses. C'est beau, comme dans un rêve.

L'horizon se rétrécit, plus que 300 m avant de savoir si notre décision nous a portés dans le bon sens. Nous accélérons le pas, gravissons quelques rochers et... c'est gagné ! Nous franchissons Pierre et moi l'arche d'arrivée main dans la main, satisfaits plus encore de ces moments d'efforts et de fraternité partagés que de notre troisième place. ☑

L'horizon se rétrécit, plus que 300 m avant de savoir si notre décision nous a portés dans le bon sens.

WOUTER HAMELINCK
FRANCHIT LE PREMIER
LA LIGNE, ÉPROUVÉ
PAR 53 HEURES
DE COURSE
PRATIQUEMENT
EN SOLITAIRE

DÉROULEMENT DE LA COMPÉTITION PAR CYRIL FONDEVILLE « DU JAMAIS VU DE MÉMOIRE DE TOUAREG »

Cela y est c'est le coup de feu lundi 8 h, le chrono tourne pour 100 heures. Déjà au PC2, de nombreux concurrents arrivent épuisés ; l'ambiance est très minérale, les premières chaleurs du désert font leur effet. Puis le sable disparaît, laissant place à une piste rocailleuse qui monte à 1 600 m d'altitude. Au PC3, Wouter est talonné par l'Algérien qui n'en peut plus, et abandonnera au 62^e km. Soudain les éléments s'en mêlent, et une tempête de grêle s'abat sur le Hoggar, avec une véritable tornade de pluie. Du jamais vu de mémoire de Touareg. Les premiers passent au-dessus de 2 000 m d'altitude au PC4 et la température à la tombée

de la nuit frôle le zéro. Les six premiers ne s'arrêtent pas pour dormir, et continuent pour profiter de la fraîcheur : on est passé de 35°C à l'ombre à zéro après 16 h de course. Quelques abandons surviennent encore, ainsi que des mises hors course pour délai dépassé ; la stratégie de dormir au PC3 n'était pas un bon choix. Au petit matin, c'est le couple d'Italiens Marzia et Giulio qui est en tête, à quelques encablures devant Wouter. Tous les coureurs sont alors transis de froid par un vent fort, souvent de face. Wouter reprend les Italiens, et sort le premier de l'aller-retour de la guelta d'Issakarassene, en 12 h pour 70 km très

techniques. Il repart en pleine nuit pour la grande descente de l'ermitage, après avoir creusé le trou derrière lui. Plus loin dans le peloton, les anecdotes sont légion. Paolo Barghini souffre de vomissements, et a les pieds dans un état catastrophique. Malgré tout, il décide de continuer mais s'accorde une bonne nuit de sommeil. Bernard Monin est perdu... Pas d'inquiétude, il est coutumier du fait ! L'équipe rso lance trois voitures pour le retrouver, chose faite après quatre heures de recherches. Ne pouvant pas gagner l'arrivée dans les délais, il doit malheureusement abandonner. Farid et Andrea

dorment à seulement un kilomètre de l'arrivée, ne se rendant pas compte qu'ils étaient si proches du but. Les huit premiers passent la ligne d'arrivée de jour, Wouter en tête en plus de 53 h. La surprise de la course le suit de peu, le Français Jean-Baptiste Francou arrive second. Septième, le couple d'Italiens passe la ligne fatigué mais heureux d'avoir fini ensemble. Paolo Barghini, dernier encore en course, rejoint l'arrivée à 3 h du matin, les pieds explosés, mais le sourire aux lèvres : ces Italiens sont vraiment formidables.